

— Votre maîtresse !... vous êtes son amant... vous... vous ...

— Oh ! monsieur le comte, je vous en ai assez dit pour vous faire connaître celle qui est injustement condamnée ; vous êtes maître absolu, vous ne devez de compte à personne, je vous demande sa grâce, et vous ne me la refuserez pas.

Ces paroles du marquis, cet amour qu'il m'avouait, cet amour de Milanetta qu'il me peignait avec tant de feu, jetèrent dans mon âme la rage et le désespoir. Les idées de sang et de vengeance se succédaient dans ma tête, rapides à me rendre fou... sans savoir ce que je faisais, ce que j'allais faire, je sautai avec violence, et ordonnai que Milanetta fût amenée à l'instant devant moi.

— Oh ! qu'elle ne me voie pas ! s'écria le marquis ; qu'elle ignore la démarche que je viens de faire ! la sauver c'est tout ce que je veux... Si je lui apprenais que c'est à moi qu'elle doit la vie, je commanderais sa reconnaissance, je ne veux que son amour...

Ce mot redoubla ma colère et ma frénésie... presque aussi troublé que moi le marquis ne s'en aperçut pas. Il entendait des pas qui retentissaient dans la galerie, et supposant que c'était Milanetta qu'on amenait il me demanda où il pouvait se cacher. Je lui indiquai du geste la porte de mon cabinet. Au moment où il la referma sur lui, celle du salon s'ouvrit, et Milanetta parut devant moi. Je fus un instant sans pouvoir lui parler ; la fureur et la rage tourmentaient mon âme ; j'étais horrible à voir ; car Milanetta détournait la tête. Puis d'une voix tonnante, je m'écriai : — Je le connais, ton amant ! je le connais celui que tu me préfères. Il est venu demander ta grâce, le marquis de... L'insensé ! qui croyait te rendre innocente en te lavant du crime de contrebande, et qui est venu à moi, me dire que tu étais sa maîtresse... à moi qui meurs de rage et d'amour.....

— Quoi, dit-elle hors d'elle-même, le marquis est venu !

— Il est encore ici, Milanetta.

— Ici !... ici !... lui !... en votre pouvoir !... oh ! pitié pour lui, monseigneur, pitié..... moi, moi seule je mérite vengeance et colère, la mort pour moi... lui...

— Oui, la mort pour toi, jeune fille... Il a demandé ta grâce, l'insensé !... il est venu me prier de te rejeter dans ses bras, je te jeterai au bourreau ; il te pendra aux fourches patibulaires, et ton amant verra ton supplice.....

Et un rire frénétique partait par éclats de mes lèvres tremblantes. Le marquis ouvrit la porte avec violence ; je disais qu'il était là, et je l'avais oublié. Il avait tout entendu. A son aspect, Milanetta poussa des cris de désespoir, et moi je le regardai avec colère. Il m'attira loin de Milanetta, et me dit à voix basse : Monsieur le comte, vous êtes gentilhomme, et vous venez de tenir un langage indigne d'un gentilhomme. Entre gens de haute maison comme nous, l'épée seul venge les injures, la jalousie et l'amour. Ce n'est pas Milanetta qu'il faut faire pendre ; c'est moi qu'il faut tuer bravement en duel.

— Quoi ! vous accepteriez un duel ?

— A l'instant.

— Mais connaissez-vous les ordonnances de nos deux rois ? la peine dont ils punissent les nobles qui se battent en duel ?

— Oui, je sais qu'en France, comme en Espagne, le duelliste est puni par la confiscation de ses biens ; je sais

qu'on bâtonne son blason, qu'on brûle ses armoiries, qu'on lui tranche la tête, si la mort de son adversaire s'en est suivie ; je sais que le roi de France ne transigerait pas plus que le roi d'Espagne ; mais je vous hais maintenant autant que vous pouvez me haïr ; et pour tenir votre cœur au bout de mon épée, j'affronterais tous ces dangers de honte et d'infamie !... Oh ! oui, vous avez bien compris ma haine.....

— Demain donc, au point du jour, je vous attendrai, avec témoin, au port de Venasque.....

— J'y serai avant l'heure.

— Bien. Et maintenant, la grâce de Milanetta.

— Sa grâce !

— Comte, c'est la première condition de notre duel.

— Voici sa grâce.

Et je la signai à l'instant et la remis à Milanetta qui refusait de la prendre. Pourquoi ma grâce ? disait elle, qu'avez-vous fait pour l'obtenir de lui ?... que voulez-vous que j'en fasse, à présent ?...

Mais le marquis parvint à la calmer et sortit avec elle en me répétant tout bas : — A demain.

Et le lendemain, avant le lever du soleil, j'étais assis sur ce rocher que vous voyez-là, en Espagne.

Le marquis ne tarda pas à arriver. Il amenait un témoin ; j'avais oublié d'en prendre un. Nous vîmes passer à quelques pas de nous un homme à cheval, je l'appelai : Etes-vous noble, lui dis-je ?

— Autant que le roi.

— Me connaissez-vous ?

— Oui, vous êtes le comte de...

— Je vais me battre un duel, voulez-vous me servir de témoin ?

— Oui.

Et aussitôt il descendit de cheval, mesura les épées en homme qui en avait l'habitude, m'offrit la sienne comme meilleure et mieux trempée, puis attendit pour joindre les fers que nous fussions en garde. Et déjà nous croisions l'épée lorsque des gardes des rois de France et d'Espagne accoururent de tous côtés, nous séparèrent avec violence, ordonnant de cesser le combat, et nous menaçant de nous arrêter, si nous voulions le continuer malgré eux. Cette fois, notre voix fut méconnue ; la maréchassée et la sainte-hermandad ne relevaient pas de nous. Milanetta leur avait fait prévenir pour éviter ce duel. Je lisais la rage dans les yeux du marquis, qui lisait, à son tour, la rage dans les miens. Tout-à-coup une inspiration d'enfer me saisit, et je m'écriai : — Nous allons nous battre, marquis, nous allons nous battre devant eux, sans qu'ils aient le droit d'empêcher le combat.

La frontière d'Espagne et de France est marquée par ce Christ... Vous, Français, passez en Espagne ; moi, Espagnol, je vais passer en France. Croisons nos fers sans que nos pieds touchent la ligne de la frontière, et mettons-la au milieu de nous, entre nos épées. Nous ne pourrions ni rompre ni avancer ; l'un de nous recevra plus vite la mort, et l'Espagnol qui combattra le Français, les pieds sur le sol de France, et le Français qui combattra l'Espagnol, les pieds sur le sol d'Espagne, ne pourront voir briser leurs épées, car le roi d'Espagne n'a pas plus de pouvoir sur vous que le roi de France n'en a sur moi, et l'on ne violera pas le droit des gens pour nous arrêter en pays étranger.

Et d'un bond je sautai sur la terre de France, tandis que le marquis était déjà en Espagne, et tous deux nous criâmes